

1. 3. L'injure, l'agression physique et les autres formes d'hostilité dans le vécu des gays et des lesbiennes

Scènes de violence et d'injures subies par les gays et les lesbiennes - quelques extraits d'entretiens

Quelques scènes d'injures et quelques stratégies d'évitement

« Et alors au nouvel an dernier, je marchais en rue avec une amie et j'avais froid et elle a passé son bras autour de mes épaules et on a un petit peu marché comme ça à Debrouckère. Et là je me rappelle qu'il y a un gars, il était tout seul, aussi d'origine (silence), la même origine, qui nous a croisée et qui nous a craché dessus. Et qui a dit : "Ouais les lesbiches c'est dégueulasse, moi ça me dégoûte et tout". Et je me suis dit mais qu'est-ce qu'on leur a fait ? Je ne comprends pas très fort. Et c'est cette lesbo et homophobie qui a été ressentie quand même par beaucoup de monde, je veux dire Michel par exemple, il s'est déjà fait tabasser un certain nombre de fois. C'est quelque chose qui me fait peur en rue oui. Je vais éviter de provoquer et d'avoir des gestes trop évidents et trop clairs. » (Monique).

Cet extrait montre le rapport qu'il peut y avoir entre la visibilité de l'homosexualité et l'injure d'un tiers. Le geste de l'amie de Monique (le bras autour de son épaule) aurait sans doute pu passer inaperçu à un autre moment ou dans d'autres circonstances (il n'est en effet pas exceptionnel de voir deux femmes se tenir la main, sans pour autant que les tiers concluent à la possibilité de l'existence d'un rapport sexuel entre elles). Le geste n'explique donc pas à lui seul la réaction injurieuse du passant. Un élément supplémentaire doit donc être recherché, peut-être dans l'allure des protagonistes. Un peu avant, au cours de l'entretien, Monique explique :

« En rue un jour, je marchais seule, tout à fait seule, rue des Bouchers, c'était il y a 5 ans, et il y a deux gars (silence), j'ai envie d'ajouter, même si ça me fait mal, que c'étaient des types étrangers. Mais étrangers heu (silence), type nord-africain. Qui ont dit : "Ca, c'est une gouine". C'est vrai que j'ai un pas assez large et que quand je marche c'est d'un pas décidé. Et "Ouais ça c'est une lesbienne, c'est une lesbienne". Et ils sont venus un peu devant moi faire leur cirque, essayer de me faire un peu peur mais bon. Je les ai écartés et j'ai continué ». (Monique).

Un geste de tendresse entre deux femmes en rue peut ainsi prendre des significations différentes pour les autres passants. Monique semble en tout cas attribuer au caractère « décidé » de sa démarche un statut d'indice pour eux de son orientation sexuelle, mise ici en rapport avec des caractéristiques masculines (le pas décidé, les larges enjambées).

L'expérience de l'injure dans la rue peut marquer le comportement à long terme, et amener les personnes qui en ont été victimes à être discrètes, à « éviter de provoquer », c'est-à-dire à exercer un contrôle accru sur leur attitude ou leur apparence.

Ce contrôle de l'attitude ou de l'apparence n'est pas la seule stratégie utilisée. Solange explique qu'elle attache beaucoup d'importance au fait de tenir la main de sa compagne en rue :

« Mais moi j'ai envie de le faire, tu vois ? Pas pour m'exhiber, mais j'ai envie de la prendre, sa main, parce que j'ai envie de sentir sa main. C'est vraiment ça. C'est vraiment avoir un contact avec elle en marchant etc. Et à la limite je me fous de ce qu'il y a autour, je ne vois pas les gens. » (Solange).

Solange explique qu'elle ne se préoccupe pas des réactions potentielles des gens et qu'elle n'a jamais eu de réaction négative, d'autant plus qu'elle ne croise pas leur regard :

« En vacances on s'est promenées comme ça tout le temps. Et c'est sûr que des gens nous voient passer. Et, si tu veux, le temps de réaction qu'ils ont est trop lent que pour réagir, on est déjà passées. Et moi je ne croise pas leur regard, je fais abstraction, je me promène dans la rue, je ne vois pas les gens, je ne les regarde pas dans les yeux (silence). Ça s'est très bien passé d'ailleurs. De temps en temps il y en a qui regardent, mais je suis déjà passée. »

Néanmoins, elle explique plus tard une forme de stratégie pour éviter les réactions des passants :

« C'est vrai que quand je me promène main dans la main avec elle, j'hésite de croiser le regard des gens. Quand je suis seule, je ne pense pas que je le croise spécialement, parce que je suis toujours un peu dans la lune mais je ne le fuis pas en tout cas. Ici, j'ai plutôt tendance à le fuir, oui. Pour éviter les remarques potentielles. Pour éviter l'agressivité. Si je les regarde, je me dis que leur franc risque de tomber plus vite. Si je me promène main dans la main avec quelqu'un et que je passe le long de cette personne sans la regarder, elle va peut-être voir que je suis main dans la main avec une autre femme, et puis je vais passer. Et, si tu veux, je ne me serai pas adressée, je n'aurai pas établi un contact. Il n'y a pas de raison que cette personne me court après pour en établir un avec moi, enfin je l'espère. Si je passe et que je, en passant je regarde cette personne, j'établis un contact avec elle qui l'amène à entrer en contact avec moi, pour me dire quelque chose. Et c'est ça que je veux éviter. » (Solange)

L'explication de Solange est progressive et met trois éléments en lumière. Premièrement, elle exprime sa volonté de tenir la main de sa partenaire en rue. Deuxièmement, elle affirme que cette visibilité ne lui pose pas de problèmes puisqu'elle n'a jamais été confrontée à des réactions négatives de la part des passants et que de toute façon, elle ne regarde pas ces passants et ne pourrait donc pas déceler une quelconque marque de désapprobation. Troisièmement, ce qu'elle présente à ce stade comme une attitude naturelle de sa part (ne pas regarder les gens) prend une autre signification. Le fait de ne pas croiser le regard des autres prend un statut de stratégie d'évitement. Cette stratégie vise à la fois à ne pas voir la potentielle désapprobation du regard des autres, et à ne pas provoquer le contact avec ces autres passants. En agissant de la sorte, c'est la fonction du témoin qui se trouve à la fois reconnue et évitée. C'est aussi la supposition que le témoin pourrait à chaque instant devenir l'injurieur qui est à l'origine de ce jeu de regard « voilé ».

La violence physique

« Je sortais de boîte, - uniquement une boîte de femmes- et quand je suis revenue, il y avait cinq six types sur le trottoir, je crois qu'ils m'ont parlé, fatalement je rentrais dans cette boîte et cette boîte est connue donc ils savaient très bien que j'étais lesbienne et l'un d'eux a eu le malheur de me mettre la main aux fesses et donc, j'ai réagi, j'étais furieuse, j'étais vraiment enragée et je trouve qu'il y a de quoi, j'étais enragée et dans un très beau mouvement... Je sais pas comment j'ai fait, j'ai extrêmement bien visé et le type s'est donc retrouvé plié en deux par terre -ce qui ne se fait bien entendu pas quand on vous a fait l'hommage de vous mettre la main aux fesses, ça ne se fait pas du tout- c'est ce que s'est empressé de vouloir me dire de manière très violente un de ses acolytes, qui s'est jeté sur moi, parce que ça ne se fait pas évidemment, il faut apprécier quand on vous met la main aux fesses et surtout pas rendre... surtout pas réagir de manière démesurée en frappant Monsieur, ça se fait pas du tout, et donc ce type -ils étaient cinq je crois- et donc il y en a un qui a décidé de venger l'honneur de son ami et qui s'est jeté sur moi et si je n'avais pas eu un cran d'arrêt dans la main à ce moment-là, je pense que j'aurais passé un sale quart d'heure donc je me suis retrouvée avec un cran d'arrêt dans la main droite, mon doigt gauche sur la sonnette -tout ça s'est passé très vite, heureusement que le portier a ouvert la porte et que... Enfin heureusement en attendant, j'étais quand même déjà deux mètres plus loin, il y avait mon cran d'arrêt juste en dessous du nez et la meilleure de toutes, le plus drôle dans cette affaire, c'est que ce gars est venu tambouriner à la porte en disant que les crans d'arrêts étaient interdits à Bruxelles. Mais tout le reste, tout le reste peut se faire ! » (Évelyne)

Ici encore, il faut sans doute lire cet extrait en prenant en compte le rapport de force qui s'y joue et l'expression de la domination masculine dont font probablement preuve les agresseurs.

Agnès raconte lors de l'entretien qu'elle a été violée à deux reprises par des inconnus. Elle attribue ces viols au fait que ses agresseurs supposaient qu'elle était homosexuelle.

- Vous avez évoqué tout à l'heure deux expériences de viols. D'après ce que vous avez dit, le viol a eu lieu parce que le violeur savait que vous étiez homosexuelle ?

Ben il l'a verbalisé donc oui.

- Et c'étaient des gens que vous connaissiez ?

Non, les deux fois non. Non. Une fois, ça a été vraiment très très bizarre parce que c'était vraiment les premières semaines où ça n'arrive pas par hasard mais les premières semaines où je me suis dit, je requestionnais mon identité et je me dirigeais vers ça en fait et c'est arrivé mais très peu de temps avant le coup de fil à la copine à Bruxelles mais c'était, c'était un processus qui était en marche et il m'a renvoyé à ça et c'était vraiment très très étrange comme contexte et la deuxième fois, c'était dans les rues de Bruxelles, à l'époque où je sortais, Je sortais avec une jeune femme qui ne passait pas inaperçue mais notre couple ne passait pas inaperçu non plus et comme elle avait tendance à en faire un peu trop en public, il y a trois mecs qui nous ont suivies et puis, je l'ai ramenée à sa voiture, elle s'en est allée et puis, je me suis retrouvée dans la rue à côté devant ces trois mecs et là, c'était très clair ; on va te montrer sale gouine et voilà. (C'est moi qui souligne)

- Donc les deux fois, le ou les violeurs ont laissé penser que c'était, qu'une des raisons du viol, c'était justement ça. Donc vous pensez que si vous étiez passée dans la même rue mais si vous n'aviez pas été lesbienne, ça ne serait pas arrivé ?

Ben écoutez- moi je ne suis pas dans leur tête, j'ai entendu certaines paroles mais je ne sais pas, je ne sais pas quels sont leurs mobiles profonds, mais j'en ai rien à foutre d'ailleurs. En tout cas, ça a été verbalisé comme tel donc, ça m'a fait absolument ni chaud ni froid parce que quelque part enfin dans le sens où ça m'a pas renvoyé à grand chose, c'est... à un moment, il y a une distanciation par rapport aux événements, ne serait-ce que pour rester vivante dans ces moments-là, ce qui fait que vous switchez quoi et après on intellectualise beaucoup ; pauvres types mais il y a quelque chose au-delà de ce qui est dit qui est une réalité aussi, une fermeture vis-à-vis de quelqu'un qui vous agresse et s'il y a une fermeture et que le type est violent ben, je suppose que c'est malheureusement sa logique sur le plan du comportement humain mais c'est pas mon problème donc euh mais j'intellectualise beaucoup hein.

L'injure et la violence envers les lesbiennes : une possible ambiguïté

Il serait indispensable d'analyser plus avant la nature de l'injure et de la violence exercée à l'égard des lesbiennes, dans la mesure où il n'est pas toujours aisé de distinguer si ces manifestations d'hostilité sont davantage provoquées par le rejet de l'orientation sexuelle de la personne injuriée ou si cette hostilité ne constitue qu'une manifestation de la domination masculine à mettre sur le même pied que d'autres formes de discrimination exercées à l'égard des femmes, indépendamment de l'orientation sexuelle. Cette analyse approfondie devrait sans doute tenir compte du contenu même des propos injurieux proférés. Deux catégories peuvent être dégagées des extraits des entretiens menés auprès des femmes : d'une part le dégoût vis-à-vis de pratiques sexuelles entre femmes ; d'autre part, le rapport de force entre un homme qui veut exercer sa domination sexuelle sur une femme et le refus de celle-ci, réputée rejeter l'homme en tant que partenaire sexuel potentiel et en tant que dominateur.

Ici, et en toute hypothèse, la formule employée et soulignée est limpide : « sale gouine », que ce soit une locution adressée à une femme parce qu'elle est lesbienne ou à une femme parce qu'elle est femme, porte la désignation de la lesbienne comme « sale ».

L'extrait qui suit illustre ce rapport entre domination masculine et sexualité :

« Il m'est arrivé de me faire traiter de lesbienne dans la rue alors que j'étais toute seule parce que je refuse les avances d'un homme. Je trouve cela très positif parce que, évidemment, ça veut dire que 'lesbienne' est entré dans la mentalité, dans le vocabulaire courant. Le plus embêtant c'est que ça veut dire que refuser les avances d'un homme, ça implique fatalement qu'on soit lesbienne et qu'en plus, ça provoque de l'agressivité. » (Évelyne)

On s'intéressera aux définitions que donne à ce sujet le dictionnaire historique de la langue française de Alain Rey sous les concepts de « gouine » ou de « gousse »¹⁸

¹⁸ GOUINE n.f., variante (1675) de *gougne* (v. 1625-1655), est un mot normand, féminin de *gouain* « salaud » (1625), autre forme de *gouin* « lourdaud » (Xve S.). Ce mot vient peut-être de l'hébreu *goyim*, pluriel de *goy* « non juif », mais ce passage suppose un milieu judéo-chrétien non identifié. *Gouine* désignait autrefois une prostituée ; il se dit aujourd'hui (av. 1867) pour « homosexuelle ». Le

La violence et les injures envers les gays dans les entretiens

Des injures « venues de l'extérieur »

Dans les entretiens menés avec des gays, très nombreux sont les extraits qui mentionnent des épisodes d'injures ou de violences.

Notre propos ne consiste pas à en faire l'inventaire mais à essayer de dégager progressivement, à partir de quelques commentaires, ce qui pourrait alors être appelé, à la suite de Languèche, « Le corps du délit », c'est-à-dire l'articulation de l'effet-injure à l'égard des hommes homosexuels.

Injure et féminisation

Ça ne fait pas injure, mais ça fait moquerie. Tante Guy, ça fait injure

Oui, ça s'est sûr. Donc, un collègue qui me dit devant un collègue, froidement, un an après, Tante Guy. Moi-même, je ne pensais pas qu'il aurait le culot de dire ça, quoi

Vous avez ressenti quoi ?

Oh, une gifle en pleine gueule. Je lui ai dit bonjour, au revoir, et je suis parti. Je le voyais encore. Je l'ai un jour vu avec sa femme au salon des vacances, 10 ans après, je crois, 12 ans après. Il ne m'a peut-être pas vu, mais je lui ai pas dit bonjour. J'ai eu le plaisir de ne pas lui dire bonjour. Parce que moi dès fois, ça me fait mal, dans le milieu, de voir des gens que je connaissais peut-être depuis 7-8 ans et que je n'ai plus jamais vu, qui doivent sans doute me reconnaître et qui font comme s'ils ne me voyaient pas. Ça ne me fait pas plaisir. J'ai toujours plaisir, même si je n'ai plus aucune relation, à dire bonjour à quelqu'un. C'est la moindre des politesses. Eh bien, euh, dès fois dans le milieu, des gens que vous connaissez très bien, vous avez couché avec eux, et ils font comme s'ils ne vous ont jamais vu. Ce type, je lui ai rendu la pareille, je ne lui ai pas dit bonjour. Il n'a pas beaucoup de mérite.

Et cette injure, Tante Guy ?

Ça n'a pas duré longtemps, hein, peut-être (Il réfléchit un instant), c'est une personne qui me disait ça principalement, je sais bien qui c'est. En fait, je l'ai appris d'une autre collègue un an après et qui m'a dit que ça venait d'un autre. J'ai su par cette collègue de qui ça venait, en fait. (Tanguy)

Lorsqu'il ne dit pas bonjour à quelqu'un qui, précisément, est rencontré hors milieu, Tanguy se met à la place de l'« impoli du milieu » en feignant d'ignorer que les codes qui régissent le milieu et surtout le lieu de la rencontre ne sont pas les mêmes que ceux qui régissent la rencontre avec son collègue au salon des vacances. Cette séquence dans laquelle la dimension temporelle est nettement marquée par Tanguy marque la difficulté d'une réponse à l'injure, surtout lorsque le temps et le contexte jouent en décalage. L'effet-injure est indissociable de l'un et l'autre de ces éléments. Ne pas perdre la face passe ainsi à l'occasion par la feinte.

Dans votre enfance ou votre adolescence, au moment de la puberté, des regards, de la séduction, avez-vous été victime sinon d'injures, de moqueries ou de taquineries qui ont un peu provoqué votre méfiance ?

Oui, il y a eu des moqueries pas toujours méchantes, mais qui me blessaient d'autant plus, j'imagine, qu'au fond de moi-même, je sentais qu'effectivement il y avait une réalité.

dérivé de *gougne* GOUGNOTTE n. f. (1858) est synonyme de *gouine*. Il a pour dérivé le verbe GOUGNOTTER (tr., 1858) « avoir des relations homosexuelles avec (une autre femme) ». GOUSSE n.f., attesté en argot au XIXe S. (1865), est peut-être issu de l'ancien français *gouce* « chienne » (v. 1330), féminin de *gos* « chien » (v. 1175 ; gousse), ou serait le dérivé (déverbal) de *gousser* « manger » (1460), lui-même formé sur *gos* ou *gousse* avec la valeur de « manger comme un chien, grossièrement ». Un rapport avec *gouge* n'est pas exclu. L'assimilation de « chienne » à « femme débauchée » conduit au sens initial de *gousse* « femme lascive, débauchée » (encore attesté en 1878) puis au sens moderne d'« homosexuelle », peut-être sous l'influence de la série *gougne, gougnotte, gouine*.

Avez-vous des souvenirs précis de cela ? Une scène ou l'autre...

(silence) Des remarques oui de ma sœur ou de mon père.

Votre père, en parlant de quoi ?

(silence) Il me trouvait trop délicat.

On disait ça de vous ? Trop délicat ?

C'étaient des choses souvent anodines, mais il y avait peut-être un message derrière, c'est pour ça qu'elles étaient dites de cette façon-là. Ne serait-ce que passer trop de temps dans la salle de bain ou être trop soigneux trop maniéré... (silence)

Avez-vous eut des surnoms ? Des surnoms qu'on donne parfois à des enfants ?

Oui, quand j'étais vraiment vraiment tout petit enfant, mes amis m'appelaient Juju, je m'appelle Julien, c'était affectueux.

La dernière chose que j'ai envie de vous demander : par rapport à la discrimination, on me rapporte des scènes de violence dans des boîtes ou dans des parcs, des scènes d'agression, d'injures, avez-vous été témoin de cela, cela vous est-il déjà arrivé de voir ou d'entendre ?

Non, pas de violences de ce type-là. Pas physiques ni même verbales. Sortir avec des amis ou même seul d'un bar et être traité par quelqu'un qui passe de « sale pédé », c'est peut-être arrivé une fois ou deux, mais ça ne me touche absolument pas. (Julien)

Ce sont bien les codes de genre qui sont utilisés pour les moqueries : être maniéré, passer trop de temps dans la salle de bain, etc. Il est frappant de constater que les premiers locuteurs cités sont la sœur et le père. De plus, Julien éprouve le besoin de les excuser ou de minimiser. « C'étaient des moqueries pas toujours méchantes mais ... ».

Viser juste ou opérer un déplacement impertinent qui « semble » juste ?

Surtout, Julien éprouve d'autant plus fortement la blessure qu'il « y avait sans doute une réalité derrière ». Cette assertion est importante pour comprendre l'effet injure : est-il renforcé par le fait que l'injure vise juste ? N'est-il pas plutôt renforcé par le fait que l'injure ou la moquerie opèrent un déplacement qui paraît vraisemblable, de l'efféminement à l'homosexualité et qu'en visant le premier trait, l'injuteur atteint le second. En cela, l'injure atteint doublement : elle vise juste tout en dédoublant sa cible, c'est-à-dire en l'obligeant à opérer un déplacement réflexif qui permet que s'opère, au sein de la conscience de l'injurié, le glissement sémantique d'un trait dit féminin à la position homosexuelle. On devrait plutôt dire que l'injure vise moins juste qu'elle ne fait flèche de tout bois.

Ce n'est pas la vérité qui blesse mais la blessure ressentie qui reconstruit, en retour et dans la conscience de l'injurié, une vraisemblance ou une « réalité » dont l'effet est inquiétant. Cela ne signifie donc pas que l'injure soit « pertinente » mais elle peut, en écho, créer une impression de pertinence chez l'injurié lui-même. Un autre extrait d'entretien va confirmer l'effet provoqué par l'injure. On pourra y distinguer l'injure spécifique de l'injure ou de l'agression non spécifique.

Vous avez pratiqué de la drague au Mozambique, vous avez voyagé, au niveau de la sécurité, mais aussi au niveau des agressions, des agressions verbales, des injures, quelle est votre expérience ?

Oh, dans la petite ville où j'ai habité au Portugal, j'ai eu des problèmes d'injure, c'est une ville très très petite qui a 20.000 habitants, un peu plus, et en plus c'est une ville très à l'intérieur du pays près de la frontière avec l'Espagne, une région rurale et, là, donc j'étais rentré du Mozambique, quand je suis arrivé dans cette ville, et j'avais une grande envie de rencontrer mon pays, ma nation, parce qu'au Mozambique, on vivait dans une colonie, on vivait dans un Portugal imposé et, tout à coup, cela a disparu. Le Mozambique est devenu indépendant et le Portugal, la nation portugaise, s'est retiré et, tout à coup, je me suis senti complètement abandonné par mon

peuple. Donc, en rentrant au Portugal, j'avais une grande envie de me réintégrer dans mon peuple et cela me faisait désirer les hommes d'une façon un peu déséquilibrée, même. Donc, je faisais la drague d'une façon extrêmement imprudente et tout le monde le savait. Les gens bien qui m'aimaient le regrettaient, mais ne m'insultaient pas. Par contre, les garçons qui le savaient et qui, disons, dans la rue, de temps à autre, j'écoutais des insultes et des provocations.

Les insultes, c'était ?

Pédé Picolio, maricach, enfin, tout ça, c'est la même chose. Folle, pédé, c'est comme en français, il y a des tas de petits mots.

Comment est-ce que vous réagissiez ?

Intimement, je me sentais extrêmement mal, car je suis très orgueilleux et c'était comme si on me... je me sentais souillé. Et je sentais que je devais me laver et, pas mal de fois, j'ai porté plainte à la police, oui. Mais qu'est-ce que la police peut faire pour des insultes ? Euh, en d'autres occasions, je répondais aux provocations, en d'autres occasions, j'essayais de garder une attitude digne et puis quelques-uns savaient qui j'étais et ils disaient : (voix basse) « écoute, ne te mêle pas de lui, il a déjà porté plainte à la police un jour ». Donc, ils essayaient de mettre fin à la situation, mais c'était quelque chose qui m'a toujours accablé, les insultes.

Avez-vous déjà été insulté en Belgique ?

Oui, une fois en quittant le sauna Macho, en février 98, je me souviens très bien, je quittais le sauna vers 11h du soir, il y avait un groupe d'Arabes, un groupe de jeunes Arabes, un groupe assez nombreux qui était dans la rue, quelques mètres à côté de l'entrée du sauna, et j'ai remarqué, ils étaient là et bavardaient et, tout à coup, comme je quittais le sauna, leur conversation a cessé, parce qu'ils attendaient que quelqu'un sorte, que quelqu'un quitte le sauna, pour s'y attaquer. Ça, c'est clair. Et je n'ai pas regardé en arrière, pour ne pas les provoquer ou donner lieu à ce qu'ils pensent que je les avais remarqués, mais je me suis pressé d'arriver jusqu'au boulevard Anspach et, tout à coup, l'un d'eux s'est détaché du groupe et s'est approché de moi et il m'a dit, il m'a pris par la manche de ma veste et il m'a dit : « attends, écoute, comment tu t'appelles ? » et moi j'ai essayé de me libérer, mais il a insisté, enfin j'ai résisté un peu et finalement il m'a lâché et je lui ai dit : « laisse-moi ou j'appelle la police », il m'a laissé, j'ai profité pour arriver jusqu'au boulevard Anspach où il passait pas mal de monde et, là, ils n'ont plus osé me suivre, mais ils m'ont crié des insultes : « pédé, pédé ! », comme je m'éloignais, ils m'ont crié des insultes.

Une première distinction : L'injure spécifique qui s'exprime directement par les garçons, que ce soit au pays où à la sortie du sauna ; l'injure qui joue plutôt sur le mode de l'insinuation et enfin l'agression physique qui, à première vue, n'a rien à voir avec l'orientation sexuelle, même s'il apparaît probable que des personnes homosexuelles peuvent représenter des « proies » plus faciles pour certains délinquants.

Ensuite, il me semble important de saisir l'expression de Jorge : « Pour essayer de ne pas provoquer », expression qui manifeste l'intériorisation d'un comportement ou d'une préférence qui, en elle-même, serait déjà une provocation. Enfin, et c'est, dans le cadre de ce travail, une expression cruciale, Jorge exprime clairement ce sentiment d'être souillé, accompagné du besoin de se laver. Cette expression rappelle le dégoût physique de soi que peuvent ressentir des femmes victimes de viol. Il s'agit bien des conséquences d'une véritable « éclaboussure », ici vocale, qui touche la peau et par rapport à laquelle l'acte réparateur est de l'ordre du nettoyage de la peau¹⁹.

Il reste cependant à mieux comprendre l'emploi du terme « pédé » qui mérite une attention particulière. En effet, son emploi peut être spécifique, c'est-à-dire viser une caractéristique effective ou supposée de l'injurié. Cette spécificité reste cependant en partie liée à la conscience de l'injurié lui-même.

¹⁹ Sans vouloir extrapoler excessivement, le rituel du baptême ainsi que diverses formes de « bains » rituels pour laver les offenses ou les traces du péché vont dans le même sens d'un usage de la peau, de la surface et de l'eau au cours duquel paroles et immersion s'imbriquent dans un cérémonial qui comporte, dans le cas du baptême chrétien, des témoins. Le caractère humiliant ou injurieux du baptême étudiant est une forme d'inverse symétrique dont l'analyse confirme l'étude de l'effet injure.

L'emploi de cette injure, et on le constate dans les relations entre les garçons, peut aussi être non spécifique, expression qui dès lors se soucie moins des caractéristiques propres de l'injurié que du ridicule dans lequel le place cette qualification injurieuse en elle-même. Ainsi, l'emploi de ce terme est-il toujours injurieux au sujet de l'homosexualité mais l'« effet-injure » sur l'injurié n'est pourtant pas égal lorsqu'on tient compte — notamment — des caractéristiques de ce dernier. À la sortie du sauna toutefois, il est difficile de mettre en doute le fait que Jorge fait l'objet d'une injure spécifique.

Il me semble donc utile d'essayer de mieux saisir l'effet de cette injure et les réactions qu'elle provoque, surtout lorsque Larguèche, à la suite de Freud, nous invite à prendre en considération la dimension narcissique mise en cause et, au-delà, la libération ou l'exposition, tant chez l'injuteur que chez l'injurié d'une libido homosexuelle. Est-ce un détour inutile ou inopportun par la psychanalyse « *extra-muros* » ?

Je ne le pense pas dans la mesure où, au contraire, ce complément d'information confirme et approfondit le caractère relationnel de l'injure tout en mettant en évidence les rapports de l'injure avec l'inconscient²⁰.

En effet, selon Larguèche à laquelle j'emprunte ce raisonnement, l'effet de l'injure spécifique sur l'injurié joue à deux niveaux : Il s'agit d'une part de ce qu'il ressent aux yeux du tiers. Il s'agit aussi de ce qu'il ressent à ses propres yeux. Aux yeux du tiers, ainsi que le signale Larguèche, la situation de l'injurié est celle d'une exposition sous une image négative, ce qui rejoint la perte de face selon Goffman. Ce qui suit est cependant particulièrement important à mes yeux : « Or, la combinaison de deux éléments d'exposition de soi sous une image négative — peut être considérée comme entraînant un sentiment de honte ; sentiment très proche de la culpabilité et qui peut y être associé aussi bien qu'éprouvé de façon indépendante. Certaines des caractéristiques de la honte, mises en évidence notamment par Jacques Goldberg²¹, résonnent tout particulièrement avec ce qui se passe chez l'injurié. Ainsi, son « caractère fondamentalement *relationnel* »²² : « ...la honte, si elle est un affect qui accompagne un échec, est échec devant témoins et qui conduit à vouloir se cacher ou disparaître »²³ (...) « C'est la pression du conformisme social, de l'estime publique, l'importance tyrannique accordée à l'image que l'on offre de soi qui définit une 'civilisation de la honte' »²⁴

Mais, ainsi que poursuit Larguèche en citant Goldberg, l'effet de l'injure résonne avec la honte par le caractère relatif de celle-ci. « On peut avoir honte d'un geste, d'un vêtement, d'une émanation de soi, d'un

²⁰ J'ai mis en évidence ci-dessus que l'injure spécifique fonctionnait à partir de figures de rhétorique (métaphore et métonymie ou syncdoque). Ce sont des figures que Freud avait implicitement mise en évidence lorsqu'il s'est attelé à l'analyse du contenu des rêves et du mot d'esprit, même s'il a fallu retrouver les coordonnées linguistiques de cet emploi. Lacan fut sans conteste un des premiers à relire Freud en ce sens, nourri de l'enseignement de Ferdinand de Saussure. Selon Freud, ces tropes sont engendrées par des processus primaires comme la condensation et le déplacement (Voir à ce sujet l'Entwurf dont il a été question ci-avant). Ainsi, le rêve s'appuie souvent sur des petits restes de la journée, c'est-à-dire des morceaux épars de la vie quotidienne qui restent plus ou moins accessibles à la conscience. Par rapport à l'injure spécifique, cette observation est importante puisqu'on peut faire l'hypothèse qu'aux « restes diurnes » du rêve correspondent les caractéristiques réelles, potentielles ou imaginaires de l'injurié. Ainsi, si le rêve utilise des matériaux inconscients, n'est pas l'inconscient lui-même. De même l'injure se sert, pour son « travail » de procédés qui obéissent aux lois de l'inconscient, c'est-à-dire de processus que Freud appelle des processus primaires, mais en tant qu'elle est spécifique, elle exerce ce travail sur des éléments accessibles à la conscience et qui peuvent donc relever du pré-conscient, voire du conscient. (Larguèche, *Op. cit.* p. 118).

²¹ J. Goldberg, Culpabilité et volupté de la honte, in *Psychanalyse à l'Université*, t.3, n° 9, décembre 1977, p. 167-183.

²² *Ibid.*, p. 170

²³ *Ibid.*, p. 168

²⁴ *Ibid.*, p. 171

tic, d'une infirmité ; ou encore d'une calvitie ou d'un nez trop gros. La honte n'est pas alors rapportée à une faute mais à un défaut »²⁵

Du caractère à la fois relationnel et relatif, on retiendra cependant quelque chose de central : l'influence de la pression du conformisme social, c'est-à-dire tout autant d'une certaine modalité d'imposition d'un ordre auquel la honte s'articule comme signe de la faute ou du défaut.

Enfin, une autre particularité relevée par l'auteur, et qui rejoint le caractère relationnel de la honte et de l'injure, c'est que ce n'est pas tant le défaut *in se* qui provoque la honte, même s'il est indéniable qu'une honte intériorisée existe, que sa révélation. D'une certaine façon, l'injure et la honte fonctionnent face au miroir, de soi à soi ou de soi aux autres, mais dans une immersion sociale. Arrivé à ce stade, il me paraît plus pertinent de reprendre le texte même de l'auteur qui exprime précisément une démonstration qui nous conduira à mieux comprendre l'emploi récurrent de l'injure « pédé » ou « enulé » dans les joutes injurieuses entre garçons ou entre hommes.

« Etre découvert, démasqué, conduit à ce que Freud nomme l'angoisse sociale ou l'angoisse devant la perte d'amour et qui serait en fait à l'origine du sentiment de culpabilité²⁶. Ce que ressentirait l'injurié aux yeux du tiers, ce serait donc une 'angoisse sociale', angoisse devant la perte d'estime, elle-même fonction (tout comme la civilisation de la honte) de l'importance tyrannique accordée à l'image que l'on offre de soi (Freud). (...) Mais qu'en est-il de ce que l'injurié ressent à ses propres yeux ? (...) La définition de la 'civilisation de la honte' est ainsi tout à fait applicable au niveau de l'individu, en la modifiant légèrement : la pression ... de l'estime de soi, l'importance tyrannique accordée à l'image que l'on a de soi. L'angoisse devant la perte de l'amour de l'autre, l'angoisse sociale, devient l'angoisse devant la perte de l'amour de soi, ce que nous désignerons alors par l'angoisse narcissique. » (Larguèche, 83, p. 120).

Ce premier pas dans la démonstration n'est pas sans connexion avec la problématique des luttes pour la reconnaissance et, surtout, des difficultés pour les appréhender (Chaumont, 97) dans la mesure où la demande et la nécessité d'une reconnaissance sociale est toujours susceptible de croiser, et notamment par le fait même de la situation d'humiliation, une manifestation d'angoisse narcissique qui repose sur une forme d'inflation de l'estime de soi par soi. On comprend ainsi mieux en quoi la concurrence des victimes étudiée par Jean-Michel Chaumont peut se manifester sous un jour peu ragoûtant ou comme « un phénomène particulièrement mesquin et bas ». Le mérite du travail de Jean -Michel Chaumont est sans aucun doute de mettre en évidence les enjeux des attentes de reconnaissance, notamment à partir de ce que le philosophe Axel Honneth (1992) appelle « la grammaire morale des conflits sociaux » et de distinguer la « vaine quête d'un prestige déplacé » et les « attentes de reconnaissance issues d'une histoire tragique d'humiliation, d'occultations et de stigmatisations de personnes (...) ». » (Chaumont, *Op. cit.*, p. 13).

Ici, ainsi que dans l'expérience des camps, l'injure ou le mauvais traitement est au centre de la question. Comment obtenir réparation dans le registre moral ou dans le registre du droit lorsque la blessure est et demeure « à fleur de peau », dans la sphère où le besoin de reconnaissance et d'estime affective est crucial ? Comment surtout saisir que la blessure originaire peut être à l'origine d'une demande de compensation « affective » qui s'exprime par une exigence d'estime de soi par soi et par l'autre, renforçant le croisement problématique relevé par Jean-Michel Chaumont entre la compétition narcissique (recherche de prestige) et l'attente légitime. Plutôt, comment ne pas disqualifier la compétition narcissique lorsqu'elle est — en tout ou en partie — le fruit d'une humiliation passée ? Enfin, et c'est sans doute une réflexion qui s'impose davantage que dans le cadre d'une étude au sujet de la

²⁵ *Ibid.*, p. 167

²⁶ Cf. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1976, p.81.

concurrence entre les victimes des camps, la dimension « phallique » ou encore, pour le formuler sociologiquement, masculine ou « andro-centrée » de l'injure en cause est remarquable²⁷.

Poursuivant sa démonstration, Larguèche rappelle que :

« Dans cette image dont dépend l'amour des autres et l'amour de soi-même, on ne peut que reconnaître l'instance que Freud a mise en évidence sous le nom « idéal du moi », dont l'aspect individuel serait « le substitut du narcissisme perdu de l'enfance, époque où l'enfant était à lui-même son propre idéal » et l'aspect social, le résultat d'une identification aux autres (parents, idéaux collectifs, etc.) » (Larguèche, 1983, p. 121).

Ainsi, cet idéal est-il lié à une quantité importante de libido homosexuelle. Plus précisément, l'idéal du moi, corollaire de l'estime attendue de soi et d'autrui, comporte ainsi une dimension libidinale qui se constitue sur le mode homosexuel (être son propre idéal et faire du 'plus proche' idéalisé la référence idéale), libido qui se trouve cependant, sous ce mode, tournée à l'intérieur du moi sous le mode du narcissisme.

L'hypothèse dont Larguèche poursuit alors la démonstration, à la suite de Freud est la suivante :

« L'image négative sous laquelle est exposé l'injurié entraîne une déception par rapport à l'idéal du moi : la libido homosexuelle, constitutive de cet idéal du moi, se trouve libérée et transformée en angoisse sociale : « l'insatisfaction qui résulte du non-accomplissement de cet idéal, libère de la libido homosexuelle, qui se transforme en conscience de culpabilité (angoisse sociale) » (Larguèche, Op. cit., p. 121).

Bien entendu, il est nécessaire de tenir compte du contexte : la libération de la libido homosexuelle se transforme en conscience de culpabilité à condition d'un contexte social où ce comportement est considéré comme fautif.

Cependant, Freud va analyser plus profondément ce phénomène et faire apparaître que ce n'est pas tant l'homosexualité elle-même qui est aux sources de la honte que l'exposition de soi assimilée à une exposition qui ne serait pas tant celle d'une castration que celle d'une exhibition anale. Nous sommes ici au cœur d'une démonstration complexe dont je voudrais pourtant soutenir l'effort parce qu'elle me paraît fructueuse pour nourrir l'analyse sociologique des rapports de genres à partir de l'injure et de la sexualité. C'est la raison pour laquelle je me propose de reformuler cette hypothèse freudienne en tentant de l'explicitier dans un vocabulaire qui transcende la discipline analytique.

L'exhibition d'une castration, ce serait, en quelque sorte, la démonstration d'une absence de phallus ou encore l'exhibition d'une perte du phallus, à prendre ici dans le sens le plus « déssexualisé » que je veux lui concéder, à savoir celui de signifier un certain pouvoir, une certaine puissance, c'est-à-dire une possibilité d'action ou une « activité »²⁸. L'exhibition de la castration nécessite qu'il y ait exhibition de la perte d'un possible activité chez l'injurié. Or, ce que l'injure tend à faire exister, c'est précisément un être-matière, c'est-à-dire un objet strictement passif et passif depuis l'origine en tant que matière sale. Un objet ne peut être « castré » puisqu'il est parfaitement inactif. Par contre, il peut être projeté, exclu, expulsé ou pénétré en tant qu'objet passif. La zone anale représente alors le lieu où s'expérimente en acte la pénétration injurieuse par le mot et la « passivation » ou la mise à mort de l'injurié. C'est ce que Freud désigne sous le titre d'exhibition anale.

²⁷ Je continue à penser, après la lecture de l'ouvrage de Jean-Michel Chaumont, que la concurrence entre « raciaux » dits « passifs » et résistants dits « héroïques », même si le rapport s'est inversé ensuite en conflit entre « innocents » et « actifs » ou activistes, n'est pas sans liens profonds avec la séparation cruciale de la position dite passive ridiculisée et féminisée et la position active valorisée et masculinisée. Les liens que j'ai tenté de mettre en évidence entre la *majestas*, le phallus et l'injure trouveraient ici un terrain d'analyse. On pourrait ainsi s'interroger au sujet des proportions de chaque « genre » de victimes dans chacun des groupes et essayer d'établir quelques croisements. Je suis persuadé que ce type de travail a dû être accompli par ailleurs.

²⁸ Je suis persuadé que cette confusion entre phallus, pénis et activité est à la base d'une quantité importante des malentendus qu'entretient la psychanalyse avec l'égalité et la différence des sexes. Pour ma part, et dans le fil d'Halperin, je préfère évoquer la question de la réciprocité érotique et de l'activité/passivité comme positions non sexuée *a priori*. Cela sera approfondi plus loin.

Ainsi que poursuit alors Larguèche, dans cette hypothèse, le démasquage auquel est soumis l'injurié consisterait en une véritable mise à nu, en une exhibition, « mais précisément du côté 'négatif' de lui-même, de ce qui devrait rester caché, le 'derrière' aboutissant à lui faire perdre la face (Larguèche, *Op. cit.*, p. 122). Pour la démonstration que je tente de faire, cette capacité de toute injure spécifique à « passiver » l'injurié me paraît capitale puisque la formule « espèce de sale enclé » en deviendrait alors à sa manière le paradigme complet, « espèce de » en étant la formule élémentaire²⁹.

Reste alors à s'interroger sur l'effet que provoque l'injure spécifique sur l'injuteur ou sur les injuteurs : « là, ils n'ont plus osé me suivre, mais ils m'ont crié des insultes : « pédé, pédé ! », comme je m'éloignais, ils m'ont crié des insultes ».

De nouveau, l'apport de Larguèche va se révéler incontournable pour saisir à la fois les enjeux sexuels pour l'injuteur lui-même de la relation qu'instaure l'injure vis-à-vis de l'injurié mais aussi par rapport au tiers. Par rapport à l'injurié — signale Larguèche —, l'injuteur, dans la mesure où il provoque une resexualisation³⁰, agit, selon le schéma de la « théorie traumatique de la névrose », en séducteur. Or la séduction, en tant qu'elle s'allie avec une tendance hostile, conduit tout droit au *sadisme*, puisque, comme le montre Jean Laplanche³¹, c'est précisément cette alliance du sexuel et de l'hostilité qui permet de parler de *sadisme*³² au sens psychanalytique du terme. De plus, l'injuteur, en mettant l'injurié 'à nu' se comporte aussi en voyeur et l'on peut retrouver alors les coordonnées d'un autre couple d'opposés, le voyeurisme et l'exhibitionnisme.

On verra plus loin dans l'analyse d'entretiens relatifs à la socialisation, et notamment lorsqu'il sera question de Bernard et des pratiques qu'il qualifie de « hard », que ces traits et ces couples sont bels et bien présents dans certaines relations entre hommes. D'emblée, une différence s'impose : ici, ces traits « sadico-voyeurs » sont imposés par l'injure. Dans le cadre de pratiques sexuelles choisies, la mobilisation de ces traits ne vise pas à atteindre les mêmes effets traumatiques mais plutôt à reproduire des coordonnées de plaisir.

Le plus important dans la démonstration de Larguèche au sujet de la posture de l'injuteur, c'est de mettre en évidence que la jouissance spécifique du sadique dont l'injuteur prend la place, comme celle du voyeur, provient d'une identification à la victime. Cet élément de compréhension du mécanisme profond de la jouissance sadique est essentiel. Dans la mesure où il apparaît de l'observation clinique que c'est au temps du masochisme qu'apparaît la sexualité, on comprend mieux l'affirmation freudienne selon laquelle

²⁹ Dans le dictionnaire historique de Rey (*Op. cit.*), on trouve le mot tapette dont l'histoire est intéressante puisqu'elle cumule la féminisation et la passivation : TAPETTE n.f. est employé avec sa valeur diminutive de *petite tape* depuis le XVIIIe siècle. Au XIXe s., c'est devenu le nom d'un jeu de billes (1845). D'après la valeur sexuelle de *taper* (ci-dessus), c'est aussi le nom familier d'un homosexuel passif (1859), l'initiale commune avec *tante*, *tata* ayant pu renforcer cet emploi.

³⁰ Par resexualisation, il faut entendre ici l'irruption inconsciente chez l'injurié, par la saisie de l'exhibition soudaine de lui-même en position passive, d'un érotisme anal, lequel provoque — par réminiscence — un sentiment de honte. La resexualisation est intimement liée au traumatisme puisque c'est parce que cette zone ainsi dévoilée a été dans le passé une zone centrale d'un érotisme et d'une jouissance anale que le réveil opéré par l'injure provoque une honte traumatique. « Par cette resexualisation, on peut dire que l'effet de l'injure spécifique sur l'injurié est une *effet traumatique* » (Larguèche, *Op. cit.*, p. 123).

³¹ In *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1970, le chapitre intitulé précisément : « Aggressivité et sadomasochisme », p. 145-173.

³² « Le sadisme est en fait inséparable du masochisme : l'un et l'autre forment ce que Freud nomme 'un couple d'opposés'. Le sadisme ne serait que le 'retournement' du masochisme sexuel, allié au 'renversement' de la passivité en activité. Mais plus fondamentalement encore, le masochisme ne serait lui-même que 'le retournement sur la personne propre' et le 'renversement' de l'activité en passivité d'une hétéro-agressivité première non sexuelle. Ce n'est qu'au temps du masochisme qu'apparaît la sexualité : c'est le plaisir de se faire souffrir qui, avec le sadisme, va devenir le plaisir de faire souffrir l'autre » (Larguèche, *op. cit.* P.126)

« Provoquant des douleurs pour d'autres, on jouit soi-même de façon masochiste dans l'identification avec l'objet souffrant. »³³

C'est par ailleurs, comme le cite Larguèche, ce que souligne Jean Laplanche lorsqu'il signale que « Le fantasme masochiste est fondamental, tandis que le fantasme sadique implique l'identification à l'objet souffrant ; c'est dans la position souffrante que réside la jouissance sexuelle »³⁴ Ainsi, en « séduisant » l'injurié, l'injurier, grâce à des mécanismes de projection et d'identification, devient voyeur et séducteur de lui-même, séduction de caractère anal. Pour préciser cependant, et en d'autre terme, la jouissance « sadique » de l'injurier consiste à manifester une maîtrise active de l'interaction tout en s'identifiant —, mais il s'agit, redisons-le, d'un processus inconscient et-ou préconscient — à l'autre dominé, passif et soumis à l'érotisme anal.

Un nouvel extrait d'entretien va poursuivre cette démonstration tout en essayant de mettre en lumière les effets non plus chez l'injurié ni chez l'injurier mais par rapport au tiers.

À la Communauté européenne, dans le cadre de votre travail, auparavant, est-ce que c'est parfois arrivé qu'on vous taquine ?

Oui, je travaille dans une unité de traduction et, à Luxembourg, on a commencé par me provoquer, il y avait là un copain qui me disait toujours, comme s'il voulait extraire des informations, il m'a dit devant tout le monde : « tu connais l'acteur Jeremy Irons ? », « Jeremy Irons ? Ah, La maîtresse du lieutenant français », je ne sais pas si vous connaissez ce film-là, « non, non, il y avait une série à la télé : Brights had revisited », il y avait là une relation avec l'homosexualité, il y avait des épisodes d'homosexualité et moi je connaissais bien la série, mais j'ai détecté la provocation. Et, pas mal de fois, il y avait aussi un autre collègue qui me taquinait beaucoup et même devant les secrétaires, mais je crois que celui-là, il était homosexuel non assumé, non assumé, donc c'était comme si pour compenser son problème, il lui fallait... (silence) (Jorge)

Il est frappant de constater que dans ce type de situation, Jorge insiste sur la présence des autres. L'impression qui domine est que l'insinuation potentiellement injurieuse est destinée à le mettre mal à l'aise, sans doute, mais aussi à prendre les autres à témoin. Ainsi que le dit Freud de l'auditeur du trait d'esprit, ce que l'injurier ou, ici, l'insinuateur cherche à obtenir par la séduction, c'est la *complicité* du tiers. Mais cette complicité ne s'obtient pas à partir d'une argumentation qui vise le jugement critique de l'auditeur. « Le mot d'esprit s'attache à se débarrasser de cette critique. »³⁵

Pour disqualifier l'instance critique, l'injurier comme l'émetteur du trait d'esprit compte sur une séduction particulière, un plaisir qui se relie à des techniques proches du jeu préliminaire de séduction dans lequel on pourra retrouver clin d'œil, petits regards de connivences, etc. Cette capacité de l'injure à gommer l'instance critique est proche de ce que j'ai montré en ce qui concerne la métaphore, son impertinence et sa capacité de persuasion. Ces figures en imposent d'une majesté pourtant fragile, jouant sur l'apparence et la grosseur des mots, la hauteur provocante des verbes, l'érection de ponts sémantiques clinquants : en cela, ces figures m'apparaissent reliées — sans exclusive pour autant — à une certaine manifestation de la *vanitas* virile. N'est-ce pas d'ailleurs cette complicité de nature homosexuelle ou, à tout le moins, virilo-centrée, si on m'autorise ce néologisme impertinent, qui invite Freud à parler du mot d'esprit à tendance obscène dans les termes suivants³⁶ : « Les paroles grivoises (...) livrent la femme

³³ S. Freud, Pulsions et destin des pulsions, in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 154.

³⁴ J. Laplanche, *ibidem*, p. 155.

³⁵ S. Freud, Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient, Paris, Gallimard : 1971, p. 202.

³⁶ Le film « Ridicule » de Patrice Leconte met en scène de nombreuses joutes oratoires à base de mots d'esprit dont il est remarquable qu'elles font bien davantage intervenir des hommes sous le regard des femmes, joutes-combats virils ou encore formes de luttes pour la *majestas* dans lesquelles les femmes sont à la fois témoins et complices. La « saillie drôlatique » fait partie des figures type de ce jeu.

sans voiles aux regards du tiers qui, en tant qu'auditeur puisqu'il peut satisfaire ainsi à peu de frais sa propre libido se laisse volontiers séduire »³⁷. « Il fait du tiers — primitivement trouble-fête de la situation sexuelle — en l'associant au plaisir, un allié devant lequel la femme doit rougir »³⁸.

Le couple se dessine ainsi progressivement entre *majestas* et *vanitas* ; le grossissement du vide, l'apologie du vain, la fragilité des compétitions au sujet du « calibre » trouvent, par la rougeur de la femme (tiers) ou par la présence de la victime de l'injure elle-même de quoi s'appuyer sur « plus faible », c'est-à-dire, plus précisément, de quoi se fonder sur une logique d'alliance qui soutient l'illusion d'une supériorité par ailleurs factice et à laquelle la honte manifestée par la victime — ou par la femme témoin dans *Ridicule* (voir note supra) — vient donner une consistance.

Des injures qui viennent « de l'intérieur » du groupe stigmatisé

L'extrait suivant va nous aider à poursuivre ce travail dans la mesure où il s'y trouve une distinction entre l'injure intra et extra communautaire. Même si la personne interrogée manifeste à mes yeux beaucoup de « candeur » et très peu de sens critique à l'égard, précisément, de l'injure communautaire, un tel extrait nous permet d'introduire à ce qui n'est qu'une apparente bizarrerie : la « dite » communauté gaye n'hésite pas à s'affirmer fièrement en reprenant une part non négligeable de la rhétorique à son sujet. On peut y voir, à la manière de Samuel — ci-dessous — le retournement du stigmaté et l'opération de dérision et d'ironie. Je pense que la lecture de deux articles parus dans le magazine *Tels Quels* en 1996 permettra de mieux situer l'opération à la fois virilisante et potentiellement injurieuse qui, à l'intérieur de cette communauté, peut à l'occasion être à l'œuvre. Cette observation permettra également de reprendre de manière critique certaines affirmations de Didier Eribon dans le cadre de son ouvrage « *Réflexion sur la question Gay* » en essayant de les mettre en perspective d'un militantisme qui, de manière plus ou moins manifeste, ne se prive pas des armes identitaires dont l'injure ou le mépris font partie.

Pourriez-vous citer des injures concernant l'homosexualité, que vous avez déjà entendu ou...

Ces injures-là ne le sont pas dans le milieu donc, moi les injures qui me viennent à l'esprit, à part homosexuel, gay et lesbienne quand ce sont des termes plus scientifiques, on va dire et bien, il y a pédé mais à la limite, moi parfois je me dis, je me dis : je suis pédé. C'est une façon de retourner l'injure contre celui qui l'envoie ou même de devancer la pensée de l'autre et de dire ben oui, et alors c'est un terme qui désigne une préférence sexuelle et puis et puis voilà et c'est prendre l'injure à son avantage en fait et transformer l'injure en un terme commun. Donc, ça c'est vrai que je le dis parfois euh... Je le dis toujours, ça va peut-être en choquer un, un jour ou l'autre mais bon oui, je suis pédé. Ce que les gens appellent pédé dans la rue ben oui, je le suis quoi. C'est comme ça, c'est comme ça. Bon c'est vrai qu'à mes parents, je n'ai pas dit ; je suis pédé mais à d'autres oui. Alors, des injures propres à l'homosexualité ? Oui, tapette mais j'ai oui, il faut dire que j'ai eu l'habitude aussi, quand j'étais en primaire de me faire traiter de tous ces noms-là et dans à ce niveau-là, je prends la position de ; ça ne m'atteint pas. Oui, tapette, pédale mais j'ai jamais eu ces..., j'ai jamais été traité en étant adulte, du moins, depuis... Allez, la dernière fois que ça m'est arrivé, j'avais peut-être quinze ans ; tapette, pédale.

Quand vous avez eu vos premières attirances, vos premières expériences, est-ce que vous vous êtes souvenu des injures que vous entendiez quand vous étiez plus petit, à l'école ?

Oui, je m'en suis souvenu ; que j'étais, qu'on m'injurait comme ça mais ça me fait pas mal, je n'en souffre pas. (Samuel)

« Je n'en souffre pas ». « On m'injurait ». Il n'est pas inutile de repérer la discordance des temps : l'imparfait pour le passé et le présent pour la parole actuelle. Je formule l'hypothèse d'une reconstruction et d'un effacement progressif de la honte et de la souffrance en tant que ces processus font intimement partie du fonctionnement du « coming out » et d'une certaine fierté qui s'y attache. Pas question pour

³⁷ S. Freud, *Ibid.*, p. 48, cité in Larguèche, 1983, p. 132

³⁸ S. Freud, *Ibid.*, p. 201, cité in Larguèche, 1983, p. 132

autant de porter jugement sur ce type de dénégation qui peut se révéler à la fois temporaire et nécessaire. Cependant, il est frappant de constater combien, au cœur de la communauté gay³⁹, l'injonction en trois temps peut se révéler à certains égards paradoxale. Temps 1 : dire, avouer, s'avouer à soi-même, premier temps d'une libération nécessaire. Temps 2 : dire aux autres pour se libérer du poids secondaire du secret. Temps 3 : oublier ces épisodes de souffrance passée pour enfin goûter de la libération identitaire et se débarrasser des traces du faux self ou de la honte. On peut y entrevoir les effets d'une lutte pour la « normalisation » mais aussi une forme de déshistorisation subjective qui scinde l'autobiographie en deux temps dont le premier est retraduit ou progressivement effacé.

L'injure « intra-communautaire » : Des barbelés dans la prairie...

Ceci est cependant la version douce d'un processus dont les deux articles qui suivent vont montrer qu'ils peuvent être exprimés et « imposés » de manière beaucoup plus violente. L'intérêt de ces articles est qu'ils concernent tous les deux la Gay pride et qu'ils sont l'expression de deux personnes, sans doute, mais au-delà, de deux manières d'envisager la question homosexuelle elle-même. Je préciserai que la publication de l'article signé par Luc Legrand, rédacteur en chef de la revue en question, a déclenché une véritable crise au sein de l'association Tels Quels, responsable de la publication, laquelle crise a débouché sur une assemblée générale extraordinaire qui a été suivie du départ d'un certain nombre de membres qui avaient manifesté contre la virulence à leurs yeux inacceptable des propos de Legrand. On lira ci-dessous la transcription des deux articles et le commentaire mettra en évidence les processus injurieux qui émaillent la réponse du rédacteur en chef.

Premier article : La gay pride en question, par Cédric Godart⁴⁰

Un sujet de discorde divise la communauté gay : l'image véhiculée par le milieu homosexuel lors du dernier samedi Rose. À la veille de l'organisation d'une seconde Gay Pride à Bruxelles, des voix s'élèvent pour réclamer une manifestation d'un autre type. Utopie ? Raison ? Crainte ? Réflexion sur nous-mêmes. Ils ont été nombreux, en mai dernier, à défiler dans les rues de Bruxelles pour réclamer l'abolition de toute forme de discrimination et en faveur de l'adoption du contrat de vie commune. Sur les chars arborant les logos du milieu commercial, on assiste au spectacle le plus pitoyable que le milieu puisse donner de lui-même. La provocation est sans limites. Il faut secouer les mentalités, décoincer les gens bien pensants, claironner un participant. Tout à fait. Mais est-ce la bonne recette ?

Devant le poste de télévision, des familles assistent au spectacle désolant et dérangeant du défilé. Le petit François a 16 ans, il se sent un peu comme ça. Il croit qu'il est homo ; Et le père de commenter sans réserve la scène qui s'offre à lui lorsque ce bon vieux Jacques Bredael commente la manifestation. La maman, elle, trouve cela marrant, mais le père parvient à taire ce transport de joie. Il est vrai que l'image est bien peu reluisante. François commence à avoir des doutes sur son appartenance à ce milieu. François n'a jamais rêvé de se dandiner devant la caméra, d'imiter une fellation face aux spectateurs du journal télévisé. Alors, François garde en lui ce grand secret qui le hante. Il est peut-être homo, mais il ne veut pas s'identifier à ce milieu. Combien de François ? À la veille de l'organisation d'une seconde Gay Pride, il est bon de réfléchir à une remise en question fondamentale de la manifestation. Dans une société où l'homosexualité n'est pas encore véritablement banalisée, un carnaval ne peut qu'engendrer la confusion et la haine. Un carnaval, par essence, est une manifestation où l'on n'est pas soi-même, où l'on triche. Or, dans les différentes entrevues réalisées par les médias, on peut entendre : nous descendons dans la rue pour nous afficher tels que nous sommes. Jolie contradiction. Certes, la majorité des participants au Samedi Rose étaient vêtus d'une manière ordinaire, mais le reste - les paillettes, les minijupes, les motards - a éclipsé la vérité. Dès lors, faut-il vraiment jeter l'opprobre sur les médias ? Je ne pense pas. On a donné à ce que l'on appelle en économie le Reste du Monde une

³⁹ Je précise encore que ce terme « communauté » est à prendre avec toutes les précautions qui conviennent. J'ai fait la critique de cette notion par ailleurs (Delor 97) pour dénoncer notamment l'idée ou l'idéal d'une unicité de la subculture gay, laquelle me paraît plutôt un fantasme qu'une réalité et, surtout, plutôt le fruit d'un impératif interne et kantien, propre à une part militante ou associative d'un groupe stigmatisé et kantien plutôt que le résultat d'une observation rigoureuse.

⁴⁰ In Tels Quels le magazine des gays et des lesbiennes, N° 149 Novembre 1996 p. 27. Bruxelles, Rue Marché au Charbon, 181.

image attendue de l'homosexualité. À toute provocation son dû. Il faut bien constater que nous ne facilitons guère la tâche à ceux qui sont prêts à défendre notre cause. La faute en incombe aux deux parties.

Aussi je lance un appel à tous ceux qui sont en charge de l'organisation de la Gay Pride de prendre le temps d'analyser de manière objective les raisons, les buts et les moyens. De ne pas se focaliser sur les revendications, nobles et partagées par tout un chacun, mais de méditer sur l'image que nous désirons donner de nous-mêmes, en étant conscients de l'impact que tout faux pas peut induire dans la bonne marche de notre combat. Il ne s'agit pas de se cacher derrière les sentiments présumés d'une grand-mère, comme a pu l'écrire un journaliste du magazine *Regard*, mais bien de faire preuve d'un minimum de rationalisme. On ne va pas réclamer un contrat de vie commune comme on va fêter la St Sylvestre. Aussi, la Gay Pride, hormis le fait qu'elle permet de médiatiser l'homosexualité, ne sert qu'à convaincre les déjà convaincus. Au grand désespoir de tous ceux qui, comme François, attendent peut-être un geste, un seul, de la part de notre milieu, pour s'affirmer envers et contre tous, sans crainte d'être le responsable du mal dont on l'accuse. À nous de tendre la main. Simplement. Sobrement. Intelligemment.

Second article : Lettre ouverte à Cédric Godart à propos de la Gay Pride, par Luc Legrand⁴¹

Cher Cédric,

À lire ton article « La Gay Pride en question » dans le numéro de novembre de *Tels Quels*, j'ai cru d'abord qu'il émanait d'un vieux pédé coincé comme j'en ai connus il y a un quart de siècle à « Arcadie » à Paris ou au CCL à Bruxelles, et j'ai été abasourdi en découvrant entre les lignes qu'il s'agit de l'avis d'un jeune.

Je ne suis ni branché sur la follitude ni sur les spectacles travestis, mais je ne trouve ni pitoyables ni désolantes les manifestations d'exubérance à la gay pride, c'est même à ces occasions que je les apprécie le plus. « Drag Queens » ou cuirs harnachés sont des aspects des cultures gays qui ont parfaitement le droit de s'y exprimer. Je suis heureux que le milieu commercial ait enfin dépassé ses réticences à l'égard de tout ce qui paraissait militant ou revendicatif, une collaboration entre ces deux mouvances est essentielle pour la réussite de telles manifestations. On peut revendiquer en prenant son pied et je pense que nos sympathisants (entre autres politiques) sont suffisamment intelligents pour faire la part des choses et trouver ces flamboyances plus amusantes qu'offusquantes, je ne crois donc pas qu'elles mettent en péril nos objectifs. On peut regretter que les médias privilégient l'aspect « provoc » au détriment de la majorité « non typée » des manifestants, mais il est à craindre qu'une manif « sage » n'ait pas de répercussion médiatique du tout. Je te signale en passant que la seule critique politique à propos de cet exhibitionnisme est, à ma connaissance, venue du Vlaams Blok ! À te suivre, on demanderait aux télévisions qui retransmettent des cérémonies religieuses de se cantonner aux images du terne troupeau des fidèles à l'exclusion des dentelles immaculées des petits chanteurs ou aux robes chamarrées et chapeaux rigolos d'officiants plus âgés.

J'ai dû réprimer mes sanglots à ton évocation du pauvre petit François de 16 ans « Il se sent un peu comme ça, il croit qu'il est homo ». Dis-lui de ma part qu'il n'existe qu'un indicateur quasi infallible pour répondre à ses questions ; si ses corps caverneux s'irriguent à la représentation, à l'image, à la présence ou au contact de garçons plutôt que de filles, il est très probablement homo. Dis-lui aussi que cette simple constatation physiologique, si elle est vérifiée, ne l'oblige en rien à adhérer à un quelconque milieu ou à se transformer en folle ou en cuirette. S'il a du cran, il expliquera ceci à son papa, car, à mon sens, le respect pour le géniteur implique qu'au risque d'une torgnole ou d'une grosse scène, on lui évite de mourir idiot sur ce sujet.

Tu nous invite à « méditer sur l'image que nous désirons donner de nous-mêmes ». Particulièrement à l'occasion d'une gay pride, je dis que CHACUN DONNE DE LUI-MEME L'IMAGE QU'IL VEUT. En outre, ta critique du carnaval (on y tricherait) me paraît erronée : saturnales et autres mardis gras ont de tout temps été la soupape permettant d'être un moment soi-même, de faire un pied de nez à la pression conformiste qui veut nous enfermer dans un moule comportemental et vestimentaire...triché. Tu défileras prochainement habillé comme tu le sens. Pour ma part, plutôt cuir, je n'ai pas envie de me déguiser en pédé textile histoire de faire sérieux, et de manifester avec les couilles sobrement ramollies par la crainte du qu'en-dira-t-on et avec la tringle de la respectabilité dans le fondement (il y a plus « gay »).

À en débattre amicalement, cher Cédric, et embrasse le petit François de ma part.

⁴¹ In *Tels Quels* le magazine des gays et des lesbiennes, N° 150 décembre 1996 p. 6. Bruxelles, Rue Marché au Charbon, 181

Contre le conformisme

Le premier article n'est sans doute pas sans mériter quelques critiques. Les termes « spectacle pitoyable » ou spectacle désolant, dérangent, l'assimilation des paillettes « au reste », etc... peuvent fleurir quelque conformisme qui n'est pas sans enjeu. Entre normalisation, banalisation, conformisme et, au contraire, transgression, amusement, subversion et provocation, le débat — et le fossé — est trop important et je n'ai pas choisi d'en faire ici l'objet du débat. On m'autorisera à ne pas prendre position puisqu'à aucun endroit de cette thèse, je n'ai tenu à choisir cet angle de questionnement dont je reconnais d'emblée la valeur politique et certaines impasses auxquelles il se trouve confrontées.

Ici, c'est plutôt l'emploi de la formule injurieuse ou du trait d'esprit obscène qui m'intéresse et le texte en réponse est exemplaire de ce procédé. Pour le situer dans son contexte, il n'est pas inutile de savoir qu'au moment de l'échange « littéraire », les comparses se connaissent, le premier étant âgé de 21 ans et le second de 50 ans. Le ton « condescendant » ou méprisant n'est pourtant pas seulement une question d'âge. Autre chose se joue, qui permet à l'auteur de passer du masculin au féminin et de l'injure à l'apologie implicite du modèle du macho. Nous sommes surpris, entre le malaise, le sourire et l'indignation. La phrase de clôture en acquiert la valeur d'un ricanement au-delà de la moquerie, mise en minuscule du « petit François », comme opèrent certains sortilèges, minorisation de l'exemple sans doute un peu « mélo » mais pourtant fréquemment relaté que fournit Cédric.

Une critique du conformisme sous le mode de l'injure

Mais cette première vue critique ne suffit pas. La liste des expressions injurieuses est longue : vieux pédé coincé pédé textile, folles, cuirettes, manifestant aux couilles ramollies, manifestant avec la tringle de la respectabilité dans le fondement.

La libération ne se fait pas à n'importe quel prix. La dénégation de souffrances passées peut pousser à une sur-affirmation de soi, laquelle peut s'appuyer sur la description injurieuse du « contre-exemple », coincé, textile, respectable et, en l'occurrence, « enclé » ou pénétré d'une tringle. Cette mise en série n'est pas sans provoquer une irritation croissante : le modèle promu par Legrand a sans doute une certaine légitimité dans une société qui se soucie de la diversité. La discussion de Godart portait essentiellement sur le caractère stratégique de la question. La réponse au nom d'un choix différent et d'un mode de vie est en soi légitime mais par contre, l'emploi de l'injure et du mépris à l'égard des autres modes de vie détruit radicalement l'argument. Au prétendu nom de la diversité dont il se prétend le défenseur, Legrand manifeste son mépris pour celle-ci, montrant non seulement qu'il tient à sa posture d'« irrespectable », ce qui, ma foi, est un choix politique, mais aussi qu'il accompagne cette posture d'un irrespect radical à l'égard de qui ne la partage pas et qu'il caricature. Cet irrespect se traduit par l'emploi de la formule consacrée chez « l'ennemi » traditionnel du gay, à savoir le « vir » rempli de « majestas » et de « vanitas », pour le dire autrement, le « mec » qui se gonfle de vide : « espèce d'enclé ». Cette locution prend ici un tour d'autant plus injurieux que le phallus est remplacé par « une tringle », c'est-à-dire un objet, un accessoire qui appartient bien à la famille des tiges ou baguettes, ce qui accentue l'accent vulgaire sous le mode du trait d'esprit et de la grivoiserie. Surtout, « tringler » est le substantif dont dérive le verbe « tringler » dont la signification vulgaire, telle que le « Petit Robert » la propose est bel et bien de « posséder sexuellement ». L'exemple donné par le même dictionnaire est éloquent : « Oh, tu sais, des femmes qui aiment se faire tringler, je suis sûre qu'il n'y en a pas une sur cent » (Beauvoir).

Une injure qui se conjugue au sarcasme

Enfin, le tout s'accompagne d'une accentuation cynique ou le persiflage se mélange à la dégradation : « le pauvre petit, le petit François », « embrasse-le de ma part », etc., sont autant de manifestations du sarcasme, c'est-à-dire de la raillerie insultante.

Le terme sarcasme⁴² a par ailleurs comme étymologie le terme grec *sarkasmos*, lui-même dérivé du verbe *sarakazo* qui signifie « mordre la chair », dans la signification que lui donne le Petit Robert. Une vérification dans le dictionnaire Bailly grec – français permet cependant d'approfondir la relation entre l'injure, le sarcasme et l'atteinte du corps. En effet, le dictionnaire Bailly donne comme première signification au verbe le fait d'ouvrir la bouche pour montrer les dents. Le terme *sarkos* signifie « petit morceau de chair. Vient ensuite la signification de « brouter comme le font les herbivores », puis le fait de déchirer les chairs et ensuite le fait de déchirer par des sarcasmes. La chaîne métonymique permet de comprendre qu'on passe de déchirer avec les dents à déchirer avec les mots. Les mots peuvent être des « dents⁴³ » et donc mordants. La morsure et l'injure se rejoignent. Ka, le serpent sarcastique, sardonique et venimeux se superpose à la figure grimaçante et au rictus. Il s'agit moins d'un rire que d'un ricanement qui déchire la peau. On trouve par ailleurs une illustration incontournable de cette oralité dévorante⁴⁴, déchirante et accompagnée d'un rictus et d'un regard écarquillé dans la célèbre peinture de Francisco Goya, *Saturne dévorant son fils*

⁴² Dans le dictionnaire historique de Rey (*Op. cit.*): **SARCASME** n. m. a été emprunté (1552, Rabelais) au bas latin *sarcasmus*, lui-même pris au grec *sarkasmos* « rire amer », dérivé de *sarkazein* « ouvrir la bouche pour montrer les dents », « mordre la chair », et au figuré « déchirer par des sarcasmes ». C'est un dérivé de *sarx*, *sarkos* « chair ».

⁴³ L'analyse par Freud de la phobie du petit Hans donne des indications précieuses sur le statut que les dents peuvent acquérir dans le fantasme et dans l'effroi. (On y lira en plus des considérations particulièrement éloquentes sur le dit « primat » du phallus) (Freud, 1954, p. 93-198). La clinique psychanalytique confronte par ailleurs régulièrement au caractère obscène ou horrifiant du dévoilement des dents dans le rire ou le mode d'alimentation, surtout lorsqu'il est question de la mère et de la pulsion dévorante, pulsion de mort ou de réincorporation. On pense encore au rire féminin de l'ancien testament et notamment le rire qui suit la naissance surnaturelle, comme pour Anne, la naissance de son fils Samuel. Plus particulièrement, on peut être surpris de voir l'auteur relever que cette naissance, précédée d'une préparation ascétique qui voit mélanger le jeûne, les larmes et la prière, confinait ainsi à l'ivresse, « débouche » sur une forme d'épanouissement oral. (voir Delor, 1997, in Quarto). On pense encore à Lacan qui, sous un ton ironique, indique que « Le Christ, même ressuscité, vaut par son corps, et son corps est le truchement par où la communion à sa présence est incorporation – pulsion orale – dont l'épouse du Christ, l'Église comme on l'appelle, se contente fort bien, n'ayant rien à attendre d'une copulation » (Lacan, *Le séminaire, livre xx*, p. 102. Liaison donc entre voracité, pulsion orale, rire sarcastique ou rire menaçant et incorporation mortifère. Il est tout aussi intéressant de parcourir sur ce thème certaines parties la relation de la psychanalyse par Freud de l'Homme au Rats (*Ibid.*, p. 237 – 239) : Le rat y est à la fois un équivalent phallique, un propagateur d'infection, l'expression d'une pulsion sadico-anale à partir de la remémoration d'un supplice, etc. Surtout, le patient, visitant un jour la tombe de son père « avait vu un grand animal y passer furtivement, animal qu'il avait pris pour un rat. Il crut qu'il sortait de la tombe de son père et qu'il venait de dévorer le cadavre de celui-ci. Mordre et ronger avec des dents pointues avait toujours été pour lui lié à l'idée de rat » *Ibid.*, p. 240).

⁴⁴ La nouvelle extraordinaire écrite par Edgar A. Poe sous le titre « Ligeia » comporte plus d'un passage où il est également question des lèvres et des dents découvertes dans leur rapport à la morsure et à la mort. La mise en scène par l'auteur de l'effroi face à l'ouverture lente de la bouche et à l'apparition des dents d'un présumé cadavre de femme est exemplaire de ce lien profond et mystérieux entre la morsure potentielle et la dévoration morbide. Les « dents » acérées du bec accompagnées du regard « aigu » de l'aigle sont également, sous le modèle du rapace, un paradigme de la menace mortelle. Vampire, rapace et dévourateurs de cadavres se lient dans un imaginaire craintif. On retrouve ainsi la thématique du tranchant, de la lame. Le regard d'acier est plus qu'une métaphore. C'est un fantasme effrayant. L'injure est aussi un mot tranchant qu'un regard mordant et sans pitié accompagne.

Un masochisme inconscient : l'identification à la victime

Cependant, et là encore l'analyse freudienne est à mes yeux précieuse, le mot d'esprit ou le sarcasme peuvent répondre à un même souhait d'être la victime « passive » d'un masochisme inconscient. Dans une note en bas de page (*Ibid.*, p. 247), Freud met en évidence le mécanisme ou la technique elliptique dans le mot d'esprit, c'est-à-dire ce qui n'y apparaît pas de première vue, ce qui y est caché. Il donne l'exemple suivant : « Il existe à Vienne un M.X..., auteur à l'esprit caustique et combatif que ses brocards mordants (C'est moi qui souligne) exposèrent à plusieurs reprises aux sévices de ses victimes. À la suite d'une nouvelle incartade de la part d'un de ses adversaires habituels, une tierce personne s'écria : *Si M.X... l'entend, il recevra encore une gifle...* L'interpolation suivante fait disparaître le contresens apparent : « Il écrira alors sur son adversaire un article si virulent que, etc. » (Freud, *Ibid.*, p. 246, note 3). En effet, la tierce personne, dans son expression, et par l'emploi ambivalent du pronom « il » laisse tout d'abord entendre que c'est M.X qui recevra une gifle en retour et la correction qui suit vient alors confirmer le double sens.

Pour le formuler plus simplement peut être, Freud relève que dans l'attaque mordante se cache l'attente d'être mordu en retour. La provocation est une demande de coups ou de sévices en retour qui se manifeste le plus souvent de manière elliptique. Il ne s'agit donc pas seulement d'une identification à la victime mais d'une anticipation de sa propre position en qualité de future victime.

La dernière formule de Luc Legrand confirmerait alors de manière exemplaire cette inversion ou cette anticipation : « A en débattre amicalement » serait une invitation non masquée, d'ordre érotique ou intime, mais qui ne vise pas le débat mais bien les ébats et la bataille.

Enfin l'assimilation ou la comparaison de la critique questionnante de Cédric Godart à la critique du Vlaamse Blok, parti d'extrême droite, est un procédé rhétorique inacceptable qui se satisfait de l'amalgame, stratégie qui est précisément celle de l'extrême droite...

On sait par ailleurs les choux gras que l'extrême droite fait des homosexuels tout en entretenant des rapports étranges de fascination ou d'attrait qui permettent de penser au refoulement, précisément, de la pulsion masochiste, et à son renversement en pulsion sadique⁴⁵. Faut-il préciser que ce rapport est partiellement symétrique, si on en croit une certaine imagerie gaye qui ne semble pas toujours faire la part entre la dérision, le marché et la mise en scène sérieuse ou en série des caractéristiques militaires. On verra cela ci-dessous lorsqu'on interrogera davantage certains effets de modes et la production de certaines images.

Cette observation est nécessaire, même si elle n'a rien de très plaisant. Les stratégies de lutte pour la reconnaissance peuvent également faire flèche de tout bois. La démarche de Luc Legrand est ici éloquente : un militantisme sévère lui fait sans doute confondre l'argumentation politique et la dérision. Combat dans lequel l'adversaire est ridiculisé, sa souffrance objet de moquerie, le rituel sado-masochiste est présent, mais hors de tout accord. Il est frappant qu'ainsi, l'auteur se situe structurellement du côté de l'injurieur traditionnel. Surtout, il y a une valorisation explicite de deux « qualifications » très traditionnelles de la virilité : le fait d'avoir des couilles pas ramollies — ce qui n'est pas sans rappeler certaines discussions avec des policiers dans le cadre de formations auxquelles j'ai participé comme animateur — et, surtout, le fait d'avoir du cran. « S'il a du cran, il dira à son papa (...) au risque d'une torgnolle ». Décidément, les coups verbaux pleuvent. L'ennui et l'irritation que me cause ce type de lecture concernent précisément cette formule impérative, digne des slogans d'armée les plus brocardés : avoir du cran. La lecture du dictionnaire étymologique « Larousse » (Dauzat, 1938) est à cet égard instructif : Si

⁴⁵ Le film « Les nuits fauves » de Cyril Collard met en scène un jeune garçon qui, dans une bande de Skin Head, « casse du pédé » tout en étant son amant. Ce scénario n'est pas rare. Double appartenance, double loyauté, double position. Le « casse » pédé n'est pas un acte nécessairement hétérosexuel. On l'a vu avec Jorge ci-dessus : la provocation peut être une invitation.

cran s'origine de « *cren* » au XVe qui signifie « entaille », et qui donc désigne aussi les dents d'une crémaillère, ce terme acquiert, au figuré, et vers 1900, dans le milieu des officiers militaires, le sens qu'on lui connaît : avoir de l'audace, du courage, de l'énergie.

Legrand fait ainsi explicitement l'apologie des valeurs militaires et viriles : affronter l'ennemi, avoir du cran, ne pas craindre la torgnolle : en tout point, ne pas être une tapette, comme aurait dit l'autre, c'est-à-dire l'« hétéro » auquel sa posture pseudo subversive lui interdit de s'assimiler. Ainsi, au nom de la singularité ou du droit à s'exprimer « tel quel », c'est le retour du plus convenu et du plus convenable des discours : une érection raisonnable, une pointe drolatique, le ridicule qui blesse à partir de l'apologie phallique de la pénétration active et de la virilité la plus machiste.

L'injonction identitaire et sa part de mépris

Dans son ouvrage déjà cité sous le titre « *Réflexions sur la question gay* », Didier Eribon met en lumière de manière indiscutable la manière dont l'injure fonde l'expérience homosexuelle. En même temps, le ton employé et un certain militantisme implicite ont fait l'objet d'une critique assez sévère de la part de Jean-Claude Bonnet, sous le titre évocateur : « *Jeunes gays, vos papiers !* » (2000).

Ainsi que le signale Bonnet :

« Didier Eribon fonde ses *Réflexions sur les meilleurs ouvrages issus des Gay and Lesbian Studies* (Eve Kosofsky Sedgwick, Judith Butler, David Halperin) (...) Tout un paysage homosexuel, depuis le début du siècle, est ainsi révélé dans sa variété et son effervescence. L'auteur fait, d'autre part, longuement et clairement le point sur la position de Michel Foucault (dont il a été le biographe) par rapport à la « question » homosexuelle. C'est l'occasion pour lui de rappeler de façon stimulante les termes des plus importants débats qui ont eu lieu sur ce sujet depuis cinquante ans. Puisque Didier Eribon a voulu être l'Eckermann de Georges Dumézil et de Michel Foucault, on pouvait attendre de lui une plus large vision anthropologique, historique, philosophique, mais il est, à l'évidence, très impatient de s'émanciper de ses tuteurs pour mieux se focaliser sur la réalité la plus actuelle. Une sorte de « jeunisme » radical lui fait préférer à la mémoire et à la transmission d'un héritage, le discours terroriste des « frères ». La première partie de l'ouvrage particulièrement qui se présente comme un manifeste offensif et militant, s'expose davantage, de ce point de vue, à être contestée. Privilégiant alors l'approche sociologique, Didier Eribon s'appuie sur des enquêtes récentes et sur les études consacrées à ce qu'il appelle la « subculture gay » (la culture qui s'exprime dans tous les lieux de rencontres), pour dresser un portrait-robot de l'homosexuel « moderne » dont le modèle s'est fixé, selon lui, au cours des vingt dernières années. Il défend passionnément ce dernier sur un ton tranchant, à la Saint-Just, en prétextant une homophobie certes bien réelle, mais cette volonté d'en découdre donne à son propos quelque chose du zèle menaçant des prosélytes. Ainsi la polémique contre Françoise Héritier ou Alain Finkielkraut apparaît-elle d'une virulence disproportionnée⁴⁶. Et tout homosexuel qui n'accepterait pas en bloc les propositions formulées ici sur son destin est accusé d'avance de faire preuve d'« homophobie intériorisée » et se voit assimilé à l'image sans appel du juif antisémite. Pourtant aux Etats-Unis même, toutes ces questions sont débattues de la façon la plus contradictoire, tant il y a de prétendants au rôle de leader et de porte-parole. Tout n'y est apparemment, et fort heureusement, jamais définitivement acquis. Ainsi les thèmes deleuziens et quattariens des années soixante-dix y font-ils actuellement retour dans le mouvement « queer » : sous cette bannière arborant l'insulte (*queer* veut dire, en effet, « bizarre », « malade », et argotiquement « pédé ») se sont regroupés ceux qui remettent en cause une identité « gay » trop conformiste et veulent abolir les frontières en refusant toutes normes au risque d'un auto-effacement. Didier Eribon s'en offusque en qualifiant ces positions de « nouveau dogmatisme » (p. 106), ce qui peut se comprendre sur le fond, mais qui, venant de lui, ne manque pas de sel ! »

La critique est acérée. La question explicite du prosélytisme est délicate et ne se résume pas à une opposition entre « queer » et « gay ». La question de la fierté, qui traverse l'ouvrage d'Eribon, n'est pas disqualifiée par le simple fait des dérives qu'elle autorise ou dont elle se supporte.

En même temps, je suis d'accord avec Bonnet pour penser que l'évocation (trop) régulière du concept récent d'homophobie pose sans conteste un certain nombre de problèmes. Pour ma part, je reste persuadé

⁴⁶ Didier Eribon, *Papiers d'identité, interventions sur la question gay*, Paris, Fayard, 2000, p. 156

que la peur de l'autre, dont l'homophobie est une manifestation, ne gagne rien à être excessivement catégorisée, classée, précisée quant à son objet. On conçoit bien que le passage quasi obligé, aux yeux d'Eribon comme aux yeux de tant d'autres, sous les fourches caudines du couple « honte » et « fierté » identitaire passe par une dénonciation implicite ou explicite de toute indécision identitaire, laquelle n'est pas nécessairement à ranger du côté de la crainte.

Au contraire, j'ai essayé de proposer l'indécision ou l'incertitude comme une forme d'assomption subjective et relationnelle qui s'intéresse moins à la définition de soi « hors temps » qu'au maintien des ressources nécessaires à une distanciation critique de soi à soi et de soi aux autres.

La passivité comme condition nécessaire d'une réciprocité de soi à soi et à autrui

C'est très précisément à cet endroit que le bât blesse et que la contradiction se manifeste de manière aiguë : l'indécision ou l'incertitude nécessitent une forme de passivité, c'est-à-dire de réceptivité face à l'expérience. Il ne s'agit pas de soumission ou de domination subie mais bien d'une acceptation décidée de modifications possibles, d'influences et de mouvements venant de l'extérieur. L'ouverture, pour le dire en un mot, nécessite une incertitude et une capacité. On entend bien ici se reformuler la question centrale du maintien de la case vide comme espace rendant possible l'articulation du mouvement, de l'incertitude et de la surprise. On entend aussi que le maintien de cette « case » vide au cœur même du sujet dans le cours de sa trajectoire identitaire est intimement articulé à la possibilité d'une influence externe, c'est-à-dire d'une réceptivité. Par là, le sujet « symbolique » au sens fort est marqué du sceau d'une incomplétude au sens d'une nécessité logique qui invite à une réceptivité. Cette incomplétude n'est pas mortifère mais, au contraire, vivace.

Cependant, la réceptivité et la passivité sont perçues socialement comme des défauts ou, à tout le moins, comme le signe d'un manque que tout l'imaginaire social a tenté de faire porter de manière exclusive par les femmes.

Ainsi, l'humain symboliquement manquant a été progressivement supplanté par la production de deux genres « imaginés » et imaginaires, l'un complet, sous le modèle du macho gonflé et l'autre manquant, sur le modèle de l'hystérique. Restituer au manque sa valeur éthique de trou nécessaire à l'articulation signifiante de soi et du rapport de soi à autrui, c'est en fait lui restituer sa dimension symbolique, valant pour tous et toutes en tant qu'étant « dans le langage ». Le couple masculin-féminin prend alors valeur de répartition imaginaire puisqu'il permet de faire peser le poids de l'incomplétude sur la femme qui en devient le « trou » imaginaire au bord duquel l'homme ne cesse de protéger une complétude tout aussi imaginaire.

La « redistribution symbolique » du trou nécessite une dénonciation des certitudes et une forme d'éloge de la passivité ou de la réceptivité sociolinguistique. C'est à cet endroit que Didier Eribon, me semble-t-il, hésite et finit par opter pour une version à mes yeux trop militante, uniforme et étanche de l'identité qui est contraire à un usage des corps et des plaisirs marqués du sceau de l'incertitude et du goût politique et érotique de découvertes et de réciprocités inédites entre posture active et posture passive.

Ainsi que le mentionne encore Bonnet :

« le programme développé dans son livre (Eribon) ne vise à rien moins qu'à opérer un 'travail politique et culturel de réinvention des homosexuels' (p 128). Voici donc, à l'usage du « jeune gay », un petit livre rose où lui sont dictées les voies obligées de son émancipation car 'un gay est toujours déjà inscrit dans un collectif qui le comprend avant même qu'il ne lui appartienne ou qu'il ne sache ou ne veuille lui appartenir' (p. 12). (...) La « resubjectivation » tant souhaitée est opérée autoritairement par le « groupe » qui décide de la bonne image à opposer aux défigurations persécutrices. Et ce ne sont pas les notions vagues d'« autobiographie de

groupe » et « d'auto-définition collective⁴⁷ » avancées plus récemment pour rectifier le tir qui pourront rassurer sur ce point. (...) En voyant sa précieuse image passée au crible sociologique et mouliné dans la statistique, le jeune gay désabusé aura vite compris qu'il n'est pas le plus irremplaçable des êtres, et il pourra se plaindre, à juste titre, comme Oscar Wilde (en réponse aux psychiatres allemands) d'être rangé dans des tableaux et sous la loi des moyennes⁴⁸. À vouloir définir une identité à partir du plus petit dénominateur commun, on risque d'inventer une Eve future aux yeux vides et une idole de carton. C'est pourquoi l'homosexuel moderne apparu, selon Didier Eribon, dans la seconde partie du XXe siècle « dans le cadre de la vie urbaine » (c'est-à-dire à New York) et dont il prétend faire un modèle insurpassable, n'est tout au plus que le drapeau d'un lobby, pour ne pas dire l'enseigne d'un simple groupe de consommateurs. Sans doute avons-nous beaucoup à apprendre des Etats-Unis du point de vue du droit : San Francisco y offre un exemple admirable d'action municipale dans la lutte contre le sida. Mais en ce qui concerne les mœurs, l'affaire Monica Lewinski, entre autres, a donné récemment la mesure d'une altérité radicale entre ce pays de la Bible et la vieille Europe. Si la gay pride a réellement quelque chose de joyeux et de sympathique, son cortège de body-builders et de majorettes anglo-saxonnes n'offre, en vérité, qu'une promesse de conformisme et d'uniformisation, et l'on peut espérer qu'il ne viendra pas aisément à bout de l'inventivité latine et d'une théâtralité millénaire ».

Conformisme et uniformisation sont des reproches que je formule également à certaines modalités de présentation de ladite « communauté » gay. Sans doute suis-je moins sévère que Bonnet.

Des frontières au-delà des frontières

Cela permet au moins de répéter que des frontières acérées transcendent bel et bien les répartitions d'apparence les plus cruciales qui sépareraient les gays des hétéros. La passivité et l'activité sont des critères sans aucun doute plus profonds, qui ne peuvent être réduits à la différence sexuelle. Ce serait plutôt la posture particulière et la désignation normative du rapport à la pénétration passive qui devraient être interrogées — et donc la relation plus ou moins refoulée ou, au contraire, imputée à autrui, que les sujets entretiennent au masochisme primaire qui, selon Freud, serait un consentement plus ou moins inconscient à la passivité et au plaisir qui peut résulter de ce consentement à la maîtrise de l'autre.

Du consentement et du pouvoir

Cette thématique freudienne du rapport primaire entre plaisir et soumission doit retenir notre attention lorsque nous nous saisissons des outils conceptuels forgés par Foucault dans son approche du pouvoir.

Dans la revue Critique de juin-juillet 2000 qui porte de manière éloquente le titre « Éros 2000 », David Rabouin, interrogeant les rapports entre la pensée de Foucault et de Deleuze, énonce :

« Autant Deleuze et Foucault sont distants dans leurs manières de penser le désir (Voir l'annexe que je consacre à cette question du désir dans ses rapports à la loi et au sur-moi), autant ils se rejoignent ici dans une manière de déclarer non pas « l'exercice philosophique », mais ce qui a été désigné disciplinairement la « philosophie », comme clos. Ce que dit Foucault de l'Anti-Cédipe fait écho au mouvement d'ouverture de La Volonté de savoir : « Il ne faut pas chercher une « philosophie » dans cette extraordinaire profusion de notions nouvelles et de concepts surprises : L'Anti-Cédipe n'est pas un Hegel clinquant. La meilleure manière, je crois, de lire l'Anti-Cédipe, est de l'aborder comme un « art » au sens où l'on parle d'art érotique. [...] Comment introduit-on le désir dans la pensée, dans le discours, dans l'action ? Comment le désir peut-il et doit-il déployer ses forces dans la sphère du politique et s'intensifier dans le processus de renversement de l'ordre établi ? Ars erotica, ars theoretica, ars politica. »

⁴⁷ Ibid., p. 11

⁴⁸ Oscar Wilde, lettre à Léonard Smithers du 11 décembre 1897, cité par Didier Eribon (*Réflexions sur la question gay*, p. 281).

David Rabouin poursuit alors la description de ce point où la pensée de Foucault et de Deleuze se rejoignent, point de subversion radicale par rapport à l'impératif kantien tel que la psychanalyse en assume l'héritage⁴⁹ :

« D'où — exprime-t-il en une formule éclairante — la nouvelle maxime où s'installe la pensée du désir : « ne tombez pas amoureux du pouvoir », strict envers du point de départ politique kantien et de sa reprise moderne par la psychanalyse : le désir du maître — désir dont le vrai problème n'est pas qu'il existe, mais qu'il est présenté comme *naturel*⁵⁰. Ainsi apparaît la dernière question, celle par laquelle il faut (re)commencer : y a-t-il, finalement, une naturalité ou une spontanéité du désir ? Car il s'agit moins, on l'aura compris, de récuser le lien du désir au manque et à l'interdit⁵¹ que de rapporter ce lien à un certain dispositif. En ce sens, d'ailleurs, Deleuze et Foucault sont rien moins que « libertaires » : il n'y a pas de spontanéité d'un désir qui est toujours déjà pris dans des agencements — on pourrait aller jusqu'à dire qu'ils inventent ici une nouvelle position *d'anarchisme non-libertaire* » (Rabouin, 2000, p. 488).

Cette formulation n'est pas étrangère à une formulation du projet de la psychanalyse selon Jacques Lacan. En effet, dans le premier chapitre de son séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* (*Op. cit.*, p. 19), celui-ci énonce : « De même, nous avons forgé depuis quelque temps un troisième idéal, dont je ne suis pas si sûr qu'il appartient à la dimension originale de l'expérience analytique — l'idéal de la non-dépendance, ou plus exactement, d'une sorte de prophylaxie de la dépendance », dépendance dont Lacan montrera l'étroit rapport avec la soumission masochiste au pouvoir et au surmoi. Médecins malgré eux, le psychanalyste comme le sociologue peuvent se rejoindre pour entendre l'énonciation inouïe mise en scène par Molière : « Il me plaît à moi d'être battue⁵² ».

⁴⁹ Voir à ce sujet, et dans le champ de la psychanalyse, la leçon VI du séminaire « L'Éthique de la psychanalyse » (Lacan, 1959-1960) sous le titre : De la loi morale. Voir aussi le chapitre XV sous le titre « La jouissance de la transgression ». Voir encore dans les *Écrits* (Lacan, 1966) l'article célèbre « Kant avec Sade » (p. 765-790).

⁵⁰ Voir ci-dessus l'analogie proposée avec le rapport que les vaches sont susceptibles d'entretenir avec les fils barbelés comme « objets naturels ». On pourrait faire la même analogie en parlant du chien et de son rapport à la laisse et à son maître. La petite chèvre de Monsieur Seguin a-t-elle la perception d'une double menace de mort, l'une intimement causée par le lien et le piquet (c'est-à-dire le pouvoir du fermier) et l'autre provoquée par la gueule du loup. Si fermier et loup sont du même côté (la mort), ils ne sont pas dans la même posture.

⁵¹ La sociologie aborde cette question sous l'angle du contrôle social, de la conformité et de la déviance notamment. Durkheim lui-même, en proclamant la « normalité » du crime reconnaît la liaison étroite entre la conformité et la déviance et, plus, le caractère créatif ou subversif du scandale. (in *L'éducation morale et La Division du travail*). Voir aussi H. Becker dans sa monographie sur les fumeurs de marijuana (1963). Le champ de la prévention du sida a ouvert de nouveaux chantiers à cet égard puisqu'il était nécessaire d'articuler sexualité, risque et « transgression » par rapport à la norme préventive en tenant compte des scénarios sexuels, des fantasmes, etc.

⁵² Molière, « le médecin malgré lui », acte I, scène 2. Ce texte est passionnant au regard de la critique de la science et plus spécialement de la médecine. Il est important de saisir dès le départ ce qui se trouve mis en scène : la « potestas » et la « majestats » ridicule des hommes (coups de bâtons, coups de gueules, ordres imbéciles, aveuglements, etc.) et les modalités ironiques de résistance et d'alliance des femmes (mutisme, plainte, etc.) Le macho et l'hystérique sont mis en scène mais une analyse sérieuse permet de saisir que ce qui fait l'objet de la critique, c'est la relation complice et stérile entre ces deux modèles. L'amour médecin vient « passer » le macho et « activer » la femme. C'est un renversement ironique. Aujourd'hui, lorsque Legrand ou Eribon donnent des coups de bâtons identitaires aux jeunes gays, ils me semblent plus proches de ce que Molière dénonce que de ce qu'il propose, notamment lorsqu'il se moque de tout savoir au sujet du silence. Voir aussi à ce sujet l'analyse freudo-lacanienne du fantasme « Un enfant est battu » (autrement formulé « On bat un enfant ») in Lacan, *Séminaire livre IV, La relation d'objet*, Chapitre VII, « On bat un enfant et la jeune homosexuelle », *Op. cit.*, p. 111-128